

Loretta, incarnation du rêve américain *Coal Miner's Daughter* de Michael Apted

Charles-Henri Ramond

Volume 38, Number 4, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94182ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramond, C.-H. (2020). Loretta, incarnation du rêve américain / *Coal Miner's Daughter* de Michael Apted. *Ciné-Bulles*, 38(4), 50–55.



Histoires de cinéma **Coal Miner's Daughter** de Michael Apted

Loretta, incarnation du rêve américain

CHARLES-HENRI RAMOND

S'il est considéré par plusieurs comme l'une des meilleures biographies musicales américaines jamais produites, **Coal Miner's Daughter** est certainement l'une des très belles « success stories » de l'industrie hollywoodienne récente. Pour Universal, qui avait misé 15 millions de dollars dans l'aventure, sortir une biographie de la vedette de la country Loretta Lynn pouvait sembler un pari gagné d'avance. C'est loin d'être le cas si l'on en juge par les chemins chaotiques de quelques productions similaires distribuées peu de temps auparavant. Sur une histoire étrangement identique, **Nashville Girl** avec Monica Gayle (Gus Trikonis, 1976) se perd dans les limbes d'un cinéma de genre classé R¹. Les évocations de la vie de Billy Holliday (**Lady Sings the Blues**, Sidney J. Furie, 1972) et de Buddy Holly (**The Buddy Holly Story**, Steve Rash, 1978) échappent de justesse à la déconfiture. L'échec est encore plus cuisant pour **Bound for Glory**, portrait du chanteur folk Woody Guthrie mis en scène par Hal Ashby en 1976². Sorti aux États-Unis le 7 mars 1980 dans un circuit d'à peine 400 salles, le film de Michael Apted bénéficie d'un bouche-à-oreille très favorable qui lui permet de tenir l'affiche pendant près d'un an. En fin de parcours, 27 millions de spectateurs sont passés au guichet, générant des recettes de plus de 200 millions, en dollars constants. Un succès sans précédent dans cette catégorie qui incitera HBO à coproduire, cinq ans plus tard, **Sweet Dreams** (Karel Reisz) avec Jessica Lange dans la peau de Patsi Cline, mentor et amie de Loretta Lynn. Le résultat ne fut hélas pas à la hauteur des attentes. L'histoire de cette gentille fille de mineur a quelque chose de particulier et appartient à une classe bien à part.

À l'instar du récit historique d'Ashby, c'est dans les années 1930 que **Coal Miner's Daughter** puise ses origines. Née dans une modeste famille de mineurs, la sauvageonne Loretta Webb est mariée à l'âge de 13 ans à Doolittle Lynn (Doo), un garçon du coin solide et vaillant, mais peu instruit. Dès les premières images, le contexte de misère et de désespoir est installé dans les rues boueuses d'un village ouvrier du Kentucky où la Grande Dépression sévit toujours. L'avenir n'est pas rose pour ces sans-grades dont le principal objectif est de ramener le pain quotidien et d'éviter soigneusement le coup de grisou. La scène

insoutenable de la nuit de noces, filmée sans surcharge, mais avec une incroyable force évocatrice, marque le premier jalon de la vie d'adulte de la très naïve jeune femme, qui trouve dans ce mariage la seule porte de sortie qui s'offre à elle. Devant la caméra du directeur photo germano-américain Ralf D. Bode (**Saturday Night Fever**, 1977), les paysages défilent et s'aèrent quelque peu tout au long d'un interminable ruban d'asphalte qui emmène les protagonistes dans une guimbarde poussive

Basé sur l'autobiographie éponyme que Lynn a écrite avec George Vecsey, **Coal Miner's Daughter** (transformé en **La Fille du mineur** au Québec et en **Nashville Lady** en France) est le premier film réalisé en sol américain par Michael Apted. Ce cinéaste anglais reconnu, qui venait tout juste de terminer le guindé **Agatha** (1979), inspiré d'un événement mystérieux de la vie d'Agatha Christie, est choisi — avec l'insistance de la *star* elle-même, dit-on — en raison de son regard neuf et de son absence de préjugés sur la société américaine. Pour mettre en images cette histoire aux antipodes de ses précédentes réalisations, on lui adjoint au scénario l'écrivain et auteur de théâtre Thomas Rickman, qui a la particularité — ce n'est pas anodin — d'être natif du Kentucky.

en direction de la ville, où le travail est encore disponible. Puis, les premiers bébés arrivent. Pour les apaiser et les divertir, Lynn sort la guitare que Doo lui a achetée. Loretta Lynn est devenue chanteuse en étant une mère aimante et attentive.

Basé sur l'autobiographie éponyme que Lynn a écrite avec George Vecsey³, **Coal Miner's Daughter** (transformé en **La Fille du mineur** au Québec et en **Nashville Lady** en France) est le premier film réalisé en sol américain par Michael Apted. Ce cinéaste anglais reconnu, qui venait tout juste de terminer le guindé **Agatha** (1979), inspiré d'un événement mystérieux de la vie d'Agatha Christie, est choisi — avec l'insistance de la *star* elle-même, dit-on — en raison de son regard neuf et de son absence de préjugés sur la société américaine. Pour mettre en images cette histoire aux antipodes de ses précédentes réalisations, on lui adjoint au scénario l'écrivain et auteur de

1. Située au temps présent, cette production indépendante à petit budget de la New World Pictures peut être considérée comme une histoire non officielle de la vie de Loretta Lynn.

2. **Bound for Glory** (1976) et **Sweet Dreams** (1985) ont tous deux été scénarisés par Robert Getchell (1936-2017), récipiendaire d'un BAFTA Award pour le scénario d'**Alice Doesn't Live Here Anymore** de Martin Scorsese (1974).

3. Journaliste sportif, auteur et biographe américain qui avait écrit en 1974 *One Sunset a Week: The Story of a Coal Miner*, portrait de Dan Sizemore, gérant de puits miniers, amateur de Dickens, de Das Kapital et « marxiste américain » autoproclamé.

théâtre Thomas Rickman, qui a la particularité — ce n'est pas anodin — d'être natif du Kentucky.

Avec sa série documentaire **Up**, Apted a démontré sa capacité à livrer de ses sujets des portraits justes et touchants, dépeints sans fard ni glorification. Il a également prouvé que du non-dit et du silence naissent souvent d'émouvantes représentations des failles, des blessures, mais aussi des espoirs qui nous habitent. C'est exactement ce qu'il parvient à faire avec l'illustration de la période transitoire dans le parcours de Loretta, à l'approche de la majorité. Avec rigueur, elle continue de composer ses propres chansons, en plus de devoir s'occuper de son mari et des quatre bambins. Doo, comprenant que sa femme est douée, l'incite à enregistrer un 45 tours dont il entreprend ensuite la distribution. Il s'est improvisé impresario et la force presque à se donner en spectacle dans les tavernes locales pour se faire connaître. Les premiers mois de sa carrière sont frustrants, l'absence des enfants est pesante, la route est longue, mais le succès est au bout du chemin.

En l'espace de quelques tableaux allant droit au but, une dramaturgie efficace s'est déployée, offrant une image très précise des contours des protagonistes. Filmées en mode cinéma-vérité, les scènes du quotidien émeuvent par leur simplicité, en n'oubliant pas pour autant de semer quelques zones d'ombres dans la vie de Lynn. Car même dans ses moments en apparence les plus sereins, la *star* a souvent fait l'aller-retour entre joie et désespoir. Entre le désir de sortir sa famille de la misère et la crainte de se retrouver à 30 ans, sans éducation, responsable d'un mari cavaleur et d'une ribambelle de bouches à nourrir. Outre l'illettrisme et la pauvreté, elle a dû se battre bec et ongles pour intégrer un milieu ultra sélect essentiellement composé d'hommes, en plus de devoir faire face à des problèmes psychologiques, à la dépendance et à un mariage pas toujours au beau fixe. Autant de déchirures en puissance que les auteurs placent avec délicatesse sur l'échiquier, de manière à ne jamais laisser le mélo misérabiliste prendre le dessus sur l'évocation d'un modèle inspirant pour les jeunes femmes de l'époque et plus généralement pour les gens de condition modeste.

Il n'est pas étonnant de reconnaître ici des schémas dramaturgiques similaires à ceux employés dans **Rocky**, distribué trois ans plus tôt. Car la réussite de Loretta, comme celle de Balboa, c'est avant tout l'affirmation que le rêve américain « from rags to riches » existe encore. Le scénario n'offre que peu de détails sur la technique du métier (enregistrements, répétitions, concerts, etc.) ou sur les dessous de l'industrie du disque. Ainsi, les séquences montrant les longs voyages en autobus ne servent pas tant à illustrer la pénibilité du travail qu'à faire part de leur impact sur la vie émotionnelle de Loretta. Le spectateur est donc en permanence en prise directe avec les affects des personnages. Brickman et Apted

rendent palpable la dimension mythique de leur héroïne, glorifiant à travers elle des valeurs morales individuelles et collectives qui collent à la peau de la société américaine depuis des générations. En rappelant à quel point l'attachement au terroir, l'abnégation, l'innocence et la bonté d'âme ont forgé le caractère de la jeune fille, ils parviennent à faire surgir une sorte d'authenticité rurale, essentiellement blanche et puritaine, qui parcourt le récit du début à la fin, sans pour autant verser dans le populisme.

Car **Coal Miner's Daughter** est un *feel-good movie* populaire dans le sens noble du terme, doté d'un fort pouvoir d'identification. Sa probante carrière n'y est évidemment pas étrangère, mais peut aussi être mise sur le compte du contexte socioéconomique américain dans lequel il voit le jour. Dès les années 1960, de multiples compagnies de production indépendantes donnent libre cours à la créativité d'une nouvelle vague d'auteurs désireux de sortir des sentiers battus. Ce changement de garde sera suivi de près par l'arrivée de la haute finance et des grandes corporations dans l'industrie du cinéma, la forçant à se restructurer et à se réinventer. Mais si bon nombre des œuvres apparues durant ce que l'on a appelé le Nouvel Hollywood parviennent à se distinguer dans les festivals et à éveiller l'appétit des critiques, il leur manque un atout de taille : le succès commercial. En outre, ces folles années 1970 ont été marquées par la démultiplication des films de genre et d'exploitation qui ont confirmé hors de tout doute que le public est de plus en plus friand de héros musclés, de jolies filles, de crimes ou de paranormal. L'action et le fantastique envahissent les scénarios, donnant naissance en quelques années à peine, entre autres, aux films **Alien**, **The Amityville Horror**, **Star Wars**, **Superman** ou encore aux séries *Star Trek*, *The Incredible Hulk*. La popularité de ces machines calibrées pour un auditoire jeune et international est telle qu'elle valide un modèle rentable que d'autres s'empresseront de suivre et de perpétuer. Par rapport aux univers inaccessibles de ces productions ronflantes, la belle destinée de cette figure marquante de la culture populaire américaine peut être perçue comme le retour à une normalité tangible, permettant au spectateur de se transporter au sein d'une classe qu'il ne voit pas souvent sur le devant de la scène, mais dont il se sent proche. Dans ses chansons comme dans son biopic, Loretta dégage une chaleur et une humanité qui s'adressent directement au public.

Au sortir des Trente Glorieuses, le tissu industriel est en train de vivre des changements profonds, en plus de plonger le milieu ouvrier dans la récession et de modifier durablement les assises manufacturières et sociales des économies occidentales. Cette période charnière de l'histoire contemporaine — le cinéma de fiction américain ne l'illustrera adéquatement qu'en de rares occasions (cf. **Norma Rae** en encadré page 55) — trouve écho dans les conditions de vie modestes de la jeune Loretta,

qu'elle n'oubliera jamais et qui feront l'objet de plusieurs de ses grands succès. Alors que le pays de l'Oncle Sam est de plus en plus malmené sur la scène locale et internationale, le parcours éclatant de Loretta distille l'idée qu'une forme de réussite individuelle est encore accessible. En effectuant un transfert du monde du travail « normal » vers un vedettariat gratifiant, on suit de près la notion de rêve américain, qui veut que même dans une société traditionnelle mise à mal, tout soit possible, même lorsqu'on vient d'une classe défavorisée. La confrontation entre ces sphères diamétralement opposées aurait été prometteuse, mais Brickman ne regarde pas son sujet sous un angle sociopolitique comme l'avait fait Robert Altman dans **Nashville** et ne s'aventure pas non plus dans la critique désabusée, à la manière des **Brubaker** ou **Tom Horn**. **Coal Miner's Daughter** reste avant tout une œuvre franche, facile d'accès, rejoignant ainsi les superhéros dans leur statut de divertissement patriotique, propice à faire oublier le temps d'une projection le marasme économique ambiant.

S'il est né au bon moment alors que son personnage principal est encore au sommet de la gloire, **Coal Miner's Daughter** n'aurait sans doute pas eu un tel parcours si son niveau de qualité n'avait pas été au rendez-vous. Or, malgré un dénouement très conventionnel, la cohabitation entre cinéma d'auteur et exigences mercantiles s'avère plutôt adroite. À sa sortie, les critiques sont généralement bonnes, même si son aspect hybride passe auprès de certains pour un manque de personnalité et d'audace... à l'instar de Roger Ebert qui dira que le film est de ceux que l'on aime tant regarder que l'on finit par le croire meilleur que ce qu'il n'est en réalité⁴. Au carrefour du Nouvel Hollywood et du classicisme, Apted et Brickman réussissent à composer un tableau pittoresque jonglant savamment avec la fantaisie, les passages musicaux et des moments plus sombres, saupoudrés au fil d'une intrigue par ailleurs vivante et dynamique. Et cela, tout en respectant à la lettre les codes de la biographie, genre ardu à maîtriser au cinéma puisqu'il doit proposer un récit suffisamment romanesque tout en prenant racine dans des événements réels, vérifiables et, de ce fait, sujets à comparaisons. En restant le plus proche possible de la « vérité », la mise en scène, les décors et la direction artistique renforcent grandement le sentiment d'authenticité qui se dégage de l'ensemble. La diva du country ayant un droit de regard sur la production, il a fallu obtenir un sauf-conduit avant de tourner, ce qui ne simplifie jamais les choses. Apted, qui avait connu des déboires avec la famille d'Agatha Christie pour son précédent exercice, ne voulait certainement pas répéter l'expérience. Il ne cherche donc pas à déconstruire un mythe encore vivant.



Scènes de **Coal Miner's Daughter**

4. « One of those films people like so much while they're watching it that they're inclined to think it's better than it is », Ebert avait placé le film en huitième place de son palmarès 1980.



Michael Apted avec Sissy Spacek pendant le tournage du film

Les problèmes personnels de la *star* sont sans doute adoucis, mais ne sont pas occultés. Ils font partie d'un processus de reconstruction héroïque menant tout naturellement vers une finale rassembleuse qui, bien que prévisible, évite de sembler trop « arrangée avec le gars des vues ».

Ce que l'histoire du biopic musical américain retiendra, c'est sans nul doute la performance remarquable de Sissy Spacek, qui confère au film une large part de son intérêt. Découverte six ans auparavant par Terrence Malick dans le néo-noir **Badlands** (1973), elle donnera en 1976 un visage mémorable à une célèbre lycéenne prénommée Carrie et brillera dans **3 Women** en 1977 chez Altman. Âgée de 30 ans au moment du tournage, elle parvient avec une égale maîtrise à donner vie à son personnage de femme déracinée sur une période de 20 ans. Spacek réussit le tour de force de se fondre en lui, autant en timide adolescente qu'en mère de famille épuisée. Une tâche d'autant plus ardue que l'actrice interprète elle-même toutes les chansons de la bande originale. Elle relève haut la main ces deux défis de taille. Dans la mémoire collective, le regard de Loretta est à tout jamais associé à celui de Sissy. La comédienne jouissait d'une très bonne réputation auprès de la critique et des cinéphiles, elle accède désormais

à une notoriété beaucoup plus large et inscrit son nom dans l'histoire du cinéma américain. Outre l'Oscar de la meilleure actrice, elle met la main sur un Golden Globe et une dizaine de récompenses internationales. L'album de la bande originale ne sera pas en reste puisqu'il terminera en seconde place des palmarès en plus de faire partie des finalistes aux Grammy Awards.

Étonnamment, 40 ans après sa sortie, **Coal Miner's Daughter** semble marqué du sceau de l'intemporalité, comme s'il était parvenu à se dissocier de son époque pour en garder les aspects les plus essentiels, les plus universels. Prenant à contrepied ce qui se faisait alors à Hollywood, la destinée éclatante de la petite fille du Kentucky a imprégné durablement les esprits, au point de figurer encore très haut dans les suggestions des médias et des internautes. Preuve de sa valeur, le film a été intégré, depuis décembre 2019, à la liste des œuvres les plus importantes selon le National Film Registry américain. Rien d'étonnant donc qu'il fasse toujours partie du catalogue Netflix et qu'il conserve une place privilégiée dans le cœur de nombreux analystes qui n'hésitent pas à en faire un modèle de référence en la matière. 📺


Norma Rae, l'autre visage de l'Amérique

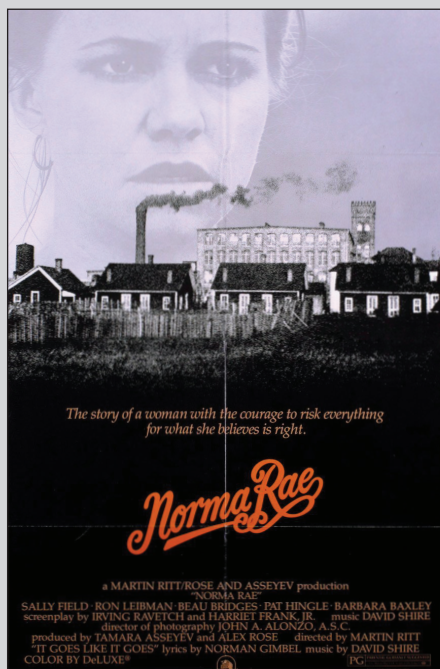
Au courant des années 1970, Martin Ritt prend connaissance des exploits de Crystal Lee Sutton, une jeune ouvrière ayant joué un rôle déterminant dans la syndicalisation de l'usine textile d'une petite ville de Caroline du Nord. Quelques années plus tard, le réalisateur met la main sur les droits d'adaptation du livre qui lui est consacré¹. Fasciné par le combat des femmes de cette industrie et par l'opposition qu'elles ont dû affronter, il engage alors un bras de fer avec les patrons de la 20th Century Fox afin de le porter au grand écran. Le film, écrit par Irving Ravetch et Harriet Frank Jr., sera intitulé dans un premier temps « Crystal Lee », mais pour que le projet conserve une plus grande liberté, il deviendra **Norma Rae**, tout comme le personnage central (Norma Rae Webster), une mère célibataire de deux enfants, qui travaille depuis plusieurs années dans une vieille manufacture qui n'a pas amélioré ses méthodes ni ses outils depuis des lustres. Faute de mieux, elle subit la loi des cadences infernales, d'un environnement malsain, de l'indifférence et du chantage de ses employeurs. Reuben (Ron Leibman), un organisateur syndical venu de New York, débarque dans sa vie et l'incite à prendre le taureau par les cornes, en dépit de l'antipathie de ses collègues, effrayés à l'idée de perdre leur emploi.

Sally Field est l'autre visage phare de l'Amérique de 1980. Bien que leur contexte soit différent, **Coal Miner's Daughter** et **Norma Rae** partagent de nombreux éléments formels et narratifs, à commencer par la manière de dépeindre leur

personnage principal. À l'instar de Loretta, Norma est une jeune femme qui choisit de changer son destin de misère pour un avenir incertain. Le mécanisme de la rencontre fortuite qui se transforme progressivement en relation amoureuse est également utilisé comme moteur de ce changement. En outre,

Norma est une personne altruiste pour qui le bien-être collectif est tout aussi important que le bien-être individuel. Toute son existence, elle s'est effacée au profit de ses enfants. Aussi, lorsqu'elle se bat pour repenser le rapport des classes, la lutte ne peut être que globale. Subtil et non manichéen, le récit évoque par le biais de son combat la complexité du processus de syndicalisation des ouvriers et détaille les stratégies employées par les patrons (terreur, pratiques déloyales, mensonges, etc.) pour se soustraire à leurs responsabilités. Comme Apted, Ritt s'appuie sur l'authenticité et la précision pour rendre compte du milieu ouvrier, pour dépeindre des conditions de travail dignes du XIX^e siècle et pour illustrer la difficulté des organisations à faire face à la mondialisation. À la sincérité du

propos s'ajoute la volonté de faire œuvre didactique, ce qui est essentiel pour comprendre les enjeux et les défis de l'industrie américaine au sortir des années 1970, tout en posant une question fondamentale: comment concilier la productivité et la rentabilité avec le bien-être des salariés dans un contexte de surconsommation à bas prix. À ce titre, le film est un témoin privilégié de l'histoire états-unienne, ce qui lui vaut l'honneur d'être encore largement étudié dans les universités américaines. **Norma Rae** a été couvert d'éloges par la critique, en plus d'avoir grandement participé à établir la carrière dramatique de Sally Field. Laquelle sera récompensée par un Prix d'interprétation féminine à Cannes, un Golden Globe et un Oscar. (Charles-Henri Ramond) 



1. LEIFERMANN, Henry P. *Crystal Lee – A Woman of Inheritance*, Macmillan, 1975.